

Les lourds lendemains du mythe

Helmut Krausser, *Mélodies*. Traduit de l'allemand par François Mathieu et Régine Mathieu, Seuil, 852 p.

Francis Farley-Chevrier

Numéro 183, mars-avril 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17715ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Farley-Chevrier, F. (2002). Les lourds lendemains du mythe / Helmut Krausser, *Mélodies*. Traduit de l'allemand par François Mathieu et Régine Mathieu, Seuil, 852 p. *Spirale*, (183), 54-55.

LES LOURDS LENDEMAINS DU MYTHE

MÉLODIES de Helmut Krausser

Traduit de l'allemand par François Mathieu et Régine Mathieu, Seuil, 852 p.

ON SE SOUVIENT de l'émoi que Swann ressentit (et ressent encore sans doute) à l'écoute de la sonate de Vinteuil. Si son souvenir de cette pièce et de son amour pour Odette devient notre souvenir de Swann, c'est que cette musique, telle qu'elle est révélée dans ces constellations patientes que sont les phrases de Proust, s'installe dans cette part de notre âme qui s'avoue ouverte aux mythes, dans ce cas-ci celui de l'empire que peuvent exercer sur nous quelques notes de musique. Ce passage d'*À la recherche du temps perdu*, inspirant à son lecteur un frisson d'*Unheimlich*, vient rappeler que l'art demeure le canal privilégié de tout mythe, ne serait-ce que par sa capacité à attiser en nous ce pouvoir de projection si aisément dépensé dans l'expérience esthétique.

C'est à ce jeu du mythe, de l'esthétique et de leurs mutations que se livre Helmut Krausser dans ce volumineux et dense roman dont l'érudition glane à la fois l'Antiquité, la Renaissance et le xx^e siècle, le tout sur fond de musique ancienne et d'universitaires cupides (essentiels, faut-il croire, à tout roman d'érudition). Le récit

se déroule parallèlement sur deux époques. De nos jours, d'abord, un « mythosophe » suédois fait irruption dans la vie d'un photographe allemand désœuvré et blasé, lui exposant ses théories et l'objet de ses recherches, à savoir les interactions entre les mythes et l'art ainsi que le pouvoir que celui-ci tire de ceux-là — « [...] quels mythes ont exigé le plus d'art et jusqu'à quel point celui-ci les a transformés? Quels mythes s'affirment, par quoi, et quels sont ceux qui sont victimes des modes? » C'est dans cette perspective qu'il s'intéresse à un obscur alchimiste du xv^e siècle, auteur présumé de mélodies sublimes qui n'auraient pas été étrangères aux profondes mutations que la musique allait connaître à l'aube du xvii^e siècle. Le mythosophe et son incrédule acolyte se rendent à Rome où une découverte aux relents d'orphisme les attend au fond d'une cave oubliée. Cette découverte sera toutefois ternie par la féroce compétition entre les différents mythosophes en présence, tous avides de mettre la main sur une mélodie, si l'une d'elles s'est bien rendue jusqu'à notre époque.

Alors que le professeur Krantz dévoile patiemment les lambeaux du mythe qu'il essaie de

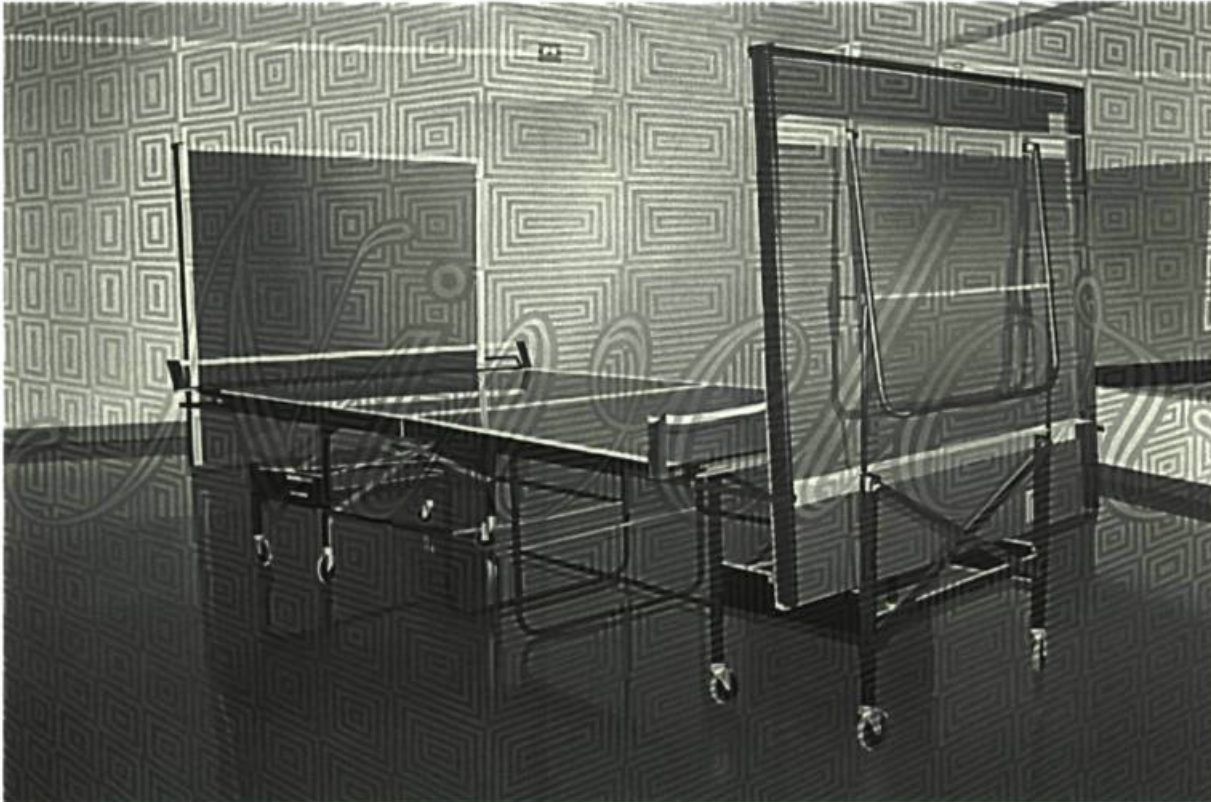
reconstituer, nous lisons également le récit de cet alchimiste, Castiglio, qui entreprend de percer les secrets de la musique, d'extraire le sens des notes, de découvrir ce qu'elle a de magique et en quoi elle peut avoir un pouvoir sur les sentiments et la volonté des gens (de l'éveil de l'amour à la guérison, de la soumission à Dieu au sentiment de deuil). À la faveur d'un état de grâce, il compose une vingtaine de mélodies qu'il transmet à son disciple avant de mourir. Ce dernier les met à l'épreuve au point de faire des miracles et de périr sous l'Inquisition, non sans avoir au préalable griffonné plusieurs mélodies pour son confesseur.

Au terme de ce récit qui ne manque pas de longueurs, Krantz entreprend d'émettre des hypothèses sur le devenir de ces mélodies. Palestrina aurait fait appel à quelques-unes d'entre elles dans sa *Missa Papae Marcelli*, dont l'émerveillement qu'elle a suscité chez le clergé aurait sauvé la musique polyphonique de l'austérité préconisée par la Contre-Réforme. Mais surtout, certaines auraient servi à l'élaboration du *Miserere* d'Allegri, cette pièce dont la partition demeurait secrète et dont les mélodies employées auraient profondément marqué un castrat de



Desservi (détail) de Numa, 2000

PGM



Desservi de Numa, acrylique sur toile, 2000

Pascal Grandmaison

l'époque, à tel point qu'il entreprit de fonder une société secrète liée à l'orphisme et qui aurait cherché à préserver la pureté de la musique en se livrant à des rites sacrificiels et misogynes... Chacun à son tour, les mythosophe exposeront au photographe leurs perceptions et interprétations de ces mythes, y projetant leurs idéologies avec une passion telle que ce dernier, cerné de toutes parts, finit par s'effondrer dans le délire et la dépression.

De ces œuvres qui peinent à exister

Si ce roman tente — sans toujours réussir — de consacrer le pouvoir des mythes sur l'art, il est surtout une réflexion très nourrie sur le devenir des esthétiques et leurs mutations, en particulier celles qui prennent les apparences de l'oubli tout en continuant de travailler au changement avec discrétion. Qu'en est-il, finit par se demander le lecteur, de ces œuvres qui, sans être des chefs-d'œuvre, contribuent modestement à un tournant ou proposent un brillant contrepoint à une époque en passe d'être révolue, œuvres dont le seul défaut est d'arriver trop tard ? C'est le cas du personnage de Carlo Gesualdo, prince napolitain dont la vie torturée faite de dépressions et d'accès de morbidité tourne cependant autour d'une passion pour la musique et nous est révélée par une étude d'un collègue de Krantz qui en a dérobé le manuscrit. Les nombreux madrigaux qu'il compose ne résisteront pas à la vague déferlante initiée par Monteverdi, et même les mélodies qu'il aurait peut-être dénichées n'y pourront rien : « Il a vécu à la fin d'une époque qui

avait eu un style, sur des rails usés, et bien qu'il ait vécu suffisamment longtemps pour en appréhender les possibilités, il n'a pas vu venir l'époque baroque [...]. [...] Carlo erre dans la cage de l'harmonie, réussit à écarter légèrement quelques mailles du filet, jamais à les faire exploser. »

On saisit difficilement ce que ces mélodies ont de mythique dans les relations qu'elles entretiennent avec de telles œuvres, à l'exception de l'épisode Palestrina. Le discours du mythosophe Krantz — et du didactique Krausser — devient confus par moments et on peut, au mieux, supposer que le mythe voyage, visite des œuvres parfois méconnues pour leur administrer une dose de mystère, leur assurant ainsi de l'intérêt à défaut d'une consécration. Le mythe prendrait ainsi le parti de l'étrange, de « l'illégitime », des « dérèglements de l'art », pour reprendre le titre d'un collectif paru récemment et qui vient rappeler que « *la part des ratés, des déviations, des hasards [...] est beaucoup plus importante qu'on ne le croirait, et la sphère des lettres apparaît bien plus comme une pyramide perpétuellement inachevée, continuellement en construction selon des plans partiellement anarchiques et improvisés par les acteurs.* »¹

Aussi, par-delà la musique, la réflexion que Krausser lance ici avant de l'égarer rapidement nous amène du côté de ces œuvres mineures que quelque chose de miraculeux, voire de divin, sauve de l'oubli et de ces œuvres qui n'existent plus. Certaines d'entre elles respirent encore faiblement au détour d'une phrase, d'un motif ou d'un mouvement d'une autre, grandiose celle-là. Quelles sont ces œuvres éternelles ? quelles sont

celles en perpétuel sursis ? semble se demander Krausser. Qu'est-ce qui démarque les unes des autres si la main de Dieu les couve de part et d'autre ? Force nous est de constater que l'art n'est guère l' élu de la Justice, et que le jugement (dernier) de la postérité est peut-être plus près de l'Inquisition que de l'humanisme.

Mélodies, le roman lui-même, ne saurait échapper aux méditations ressassées par Krantz et ses rivaux. Si le virtuose et le génie se disputent en ces pages le privilège de l'éternité, il ne va pas de soi que le roman de Krausser et sa virtuosité quasi ostentatoire gagnent les cieux promis par les mythes et certaines de ces mélodies. L'ambitieuse érudition déployée à grands frais finit par alourdir l'œuvre plutôt que d'éprouver les limites du roman d'érudition : il faut en effet plus qu'une cascade de références, de documentation et de tours formels pour combler les attentes suscitées par ce genre. À force de faire de la musique la seule et unique matière de son roman, Krausser oublie de rapprocher son propos du roman en lui-même et manque ainsi une belle occasion de réfléchir avec son lecteur sur la condition d'un genre qui semble pourtant toujours appelé à se défendre. On ne peut que regretter qu'au-delà de quelques superbes pages sur le fragile équilibre des esthétiques, il manque à cette écriture la vibration du mythe littéraire.

FRANCIS FARLEY-CHEVRIER

1. « Présentation », in Pierre Popovic et Erik Vigneault (dir.), *Les dérèglements de l'art. Formes et procédures de l'illégitimité culturelle en France (1715-1914)*, Montréal, PUM, 2001, p. 13.